

LE RIZ REDOUTABLE

Chapitre 1

Je me hisse sur la pointe des pieds.

— C'est décidé, je vais m'acheter un périscope pour le prochain défilé !

À côté de moi, Gabriel est tout à fait absorbé par cette charmante parade. Je fais la moue, agacée. Les spectacles et les défilés en plein air sont tellement plus amusants pour quelqu'un comme lui, assez grand pour voir par-dessus la tête des gens. Attention, je ne me plains pas que mon petit ami soit grand. Je ne fais que constater une injustice. Gabriel me montre mes baskets.

— La prochaine fois, mets tes chaussures à plateforme.

— Elles ne sont pas très confortables.

— Veux-tu grimper sur mes épaules ? propose-t-il. Tu pourras tout voir, et moi, ça me fera une petite séance d'entraînement. Tout le monde y gagne.

Bien que tentée, je secoue la tête, peu encline à attirer l'attention. Je préfère me tapir en arrière-plan et observer. Mes sœurs sont comme moi, même Flo. Le seul adulte de la famille qui aime se démarquer dans la foule c'est ma grand-mère Rose. Elle vit pour être vue. Ça marche très bien pour ses activités actuelles, et c'est même souhaitable chez une Reine élue de notre ville, Beldoc. Mais ça pourrait poser un problème le jour où elle obtiendra son agrément pour devenir détective privé.

— Julie, mets-toi sur mes pieds, suggère Gabriel.

Je regarde ses chaussures robustes et j'accepte son offre.

Ça y est, je vois !

La Fête du Riz serpente sur le boulevard d'Émile Combes où nous nous trouvons, entourés d'une foule compacte. Le cortège exubérant et joyeusement nostalgique qui descend le boulevard met en scène les différentes générations d'Arlésiens, toutes parées de tenues du XVIII^e siècle.

Les hommes portent des costumes et des chapeaux formels, des cravates ou des nœuds papillon. Presque toutes les femmes ont revêtu l'emblématique arlésienne. Elle comporte une longue jupe, un plastron en dentelle, un joli châle, un tour de cou avec la croix provençale et, enfin, une mini coiffe coquette qui se porte haut sur la tête.

Rose a une arlésienne qu'elle porte souvent lorsqu'elle doit représenter la ville à titre de Reine.

Une délicieuse odeur de churros parvient à mon nez et l'emporte sur toute autre pensée. Je renifle l'air autour de moi. L'odeur doit provenir d'un *food truck* quelque part derrière nous. Dès que je m'en aperçois, je sais exactement ce que mon petit ami et moi allons faire. *Localiser ce food truck !* Car Julie Cavallo, la pâtissière de haut niveau formée au Cordon Bleu à Paris, ne peut tout simplement pas résister à l'appel olfactif de la pâte frite.

Le grondement des roues et le cliquetis du métal redirigent mon attention vers le défilé. Des chars colorés roulent sur le boulevard. Les enfants comme les adultes poussent des cris de joie et applaudissent à tout rompre. Les chars, ornés de toutes les choses provençales, allant des abeilles à la lavande, en passant par le romarin et les olives, mettent à l'honneur les saveurs de la vie méridionale.

Une fanfare suit, jouant de ses galoubets-tambourins – des ensembles traditionnels de flûtes et de tambours.

— Regarde, Julie, les Gardians ! s'exclame Gabriel.

Je suis son regard jusqu'à la file de fringants cow-boys camarguais, montés sur leurs chevaux au trot soigné. Je suis loin d'être la seule à tourner la tête dans cette direction. Un silence s'abat sur la foule en effervescence lorsqu'une douzaine de ces Gardians à cheval font leur entrée dans la parade. Ils dégagent un charme fou imprégné d'authenticité et d'une grande fierté quant à leur culture. Leur tenue traditionnelle se compose de chapeaux noirs, de chemises d'un blanc immaculé, de gilets brodés et de pantalons sombres, enfilés dans de hautes bottes de cuir aux bouts arrondis.

Leurs chevaux blancs gambadent avec une grâce égale à celle de leurs cavaliers. Depuis ma position surélevée sur les pieds de Gabriel, j'écoute le claquement rythmique de leurs sabots et j'admire les cow-boys. Ils portent leurs chapeaux à un angle singulièrement débonnaire, dessinant des ombres sur leurs visages bronzés par une vie en plein air.

L'un des cavaliers semble plus pâle que les autres. Je l'observe de plus près... et mon cœur s'emballe.

Est-ce possible ? Est-ce vraiment l'individu insaisissable que je traque depuis des années ? Suis-je en train de regarder l'homme responsable de la mort de ma mère ? Oui, je le crois.

— C'est lui, chuchoté-je à Gabriel, la voix tremblante.

— Qui ? demande-t-il.

— Le maître d'œuvre de la maison de la plage.

Il y a une brève pause, puis :

— Tu en es sûre ?

— Certaine.

Il penche sa tête vers la mienne.

— Où ? Montre-le-moi discrètement.

— Le troisième Gardian de notre côté, dis-je, en me mettant en marche. Faut le suivre pour ne pas le perdre de vue !

Nous nous frayons un chemin dans la foule, esquivant de jeunes enfants et contournant des festivaliers enthousiastes. La foule s'épaissit, ce qui rend plus difficile de garder les cavaliers en vue.

Je jette un coup d'œil à Gabriel, le cœur brûlant d'impatience.

— Dépêche-toi !

— Je suis juste derrière toi !

Alors que nous nous faufileons à travers la mer de gens, je fais de mon mieux pour garder les yeux rivés sur l'homme qui se trouve maintenant à l'arrière du groupe de cow-boys. Il tourne

la tête et regarde par-dessus son épaule comme s'il devinait notre poursuite. Mon cœur bat la chamade dans ma poitrine.

Il est hors de question qu'il m'échappe. Pas encore !

Le défilé prend un virage. La foule déferle et nous fait reculer. Je perds les cavaliers de vue pendant un moment. Une panique suffocante monte dans mon estomac. Je saisis fermement la main de Gabriel et le tire vers l'avant avec une urgence renouvelée.

— Là-bas ! s'écrie-t-il en apercevant à nouveau les chevaux.

Le boulevard se rétrécit, canalisant le défilé et la foule vers un espace plus étroit. Nous poussons de toutes nos forces. Je frôle plein de gens, je respire par à-coups. Gabriel reste près de moi. Ses yeux sont fixés devant lui et sa main serre la mienne.

— Julie, attention ! prévient-il.

Nous évitons de justesse deux bambins.

Les Gardians commencent à prendre de la vitesse. Nous accélérons aussi, mais la foule autour de nous continue de grossir. Tout comme ma frustration.

Et s'il parvient à nous semer ?

On arrive à un amas de monde particulièrement dense. Gabriel fait un pas devant moi et essaie de nous faire passer, mais la masse de corps qui nous bloque le passage semble se solidifier en un mur impénétrable. Je scrute frénétiquement la zone à la recherche d'une ouverture. Il n'y en a pas. Lorsque je me retourne, j'ai le cœur serré en voyant les cavaliers disparaître un par un au détour d'un coin de rue.

— No-o-on ! hurlé-je de rage et d'impuissance.

J'en suis aux larmes.

Gabriel pose une main sur mon épaule.

— Julie, on va le retrouver.

J'essuie mes larmes.

— Je l'ai laissé filer à nouveau, bordel ! C'est pas vrai ! Il était juste là...

— Viens, on va essayer les rues latérales.

J'acquiesce, tout en résistant au défaitisme de toutes mes forces. Nous nous détournons du boulevard principal et nous nous enfonçons dans une ruelle étroite qui est parallèle au parcours du défilé. Le bruit de la foule s'estompe, remplacé par l'écho de nos pas contre les pavés. Une lueur d'espoir revient.

Gabriel pointe du doigt une autre ruelle qui s'incurve vers l'itinéraire principal.

— On peut couper par là.

— On y va, alors !

Nous nous enfonçons dans la ruelle flanquée de bâtiments indescriptibles qui nous dominant de part et d'autre. Alors que nous approchons de son extrémité, les bruits lointains de la procession se font plus forts. Mon pouls s'accélère. *Il y a une chance qu'on puisse les rattraper.*

Nous faisons irruption dans la rue principale et nous nous retrouvons à la lisière de la foule. Le défilé est toujours en cours, mais je ne vois plus les cavaliers. Je reprends mon souffle et plisse yes yeux, en tentant de les repérer.

— Tu le vois ? demandé-je à Gabriel.

Il secoue la tête.

— Il n'est plus là. Il ne reste plus aucun Gardian.

Je laisse échapper un juron.

Il me serre la main.

— On va le retrouver, mon cœur !

La prochaine fois, on va le chopper, je te le promets.

Je veux le croire, j'ai envie de me laisser reconforter par ses paroles. Mais après dix-neuf ans passés à poursuivre un homme aussi fuyant qu'un fantôme, il est difficile de garder espoir. L'idée d'une nouvelle tentative ratée me remplit de terreur.

L'attraperai-je un jour ?

Le doute me ronge, mais je le repousse. Je n'abandonnerai jamais. Je ne cesserai jamais de chercher.

Et, qui sait, peut-être que la prochaine fois, l'homme que je traque ne m'échappera pas.

Chapitre 2

Éric met en boîte les derniers éclairs, tandis que j'encaisse le paiement. Nous regardons la cliente partir avec un sourire satisfait. Elle est déjà venue acheter nos pâtisseries. Ce n'est pas encore une habituée, mais on y vient.

Cette pensée m'arrache un petit sourire, qui fait oublier les soucis.

Mon sous-chef se tourne vers moi :

— Plutôt réussie comme journée jusqu'à présent, non ?

— C'est vrai, reconnais-je en m'appuyant sur le comptoir. Mais ce n'est pas la journée d'aujourd'hui qui me préoccupe.

Éric hausse un sourcil.

— Vous avez encore des doutes au sujet du Riz Remarquable ? Pourquoi ? Vous allez le remporter haut la main.

— Ce n'est pas si simple.

— Si, ça l'est, rétorque-t-il. Un prestigieux concours culinaire ici même, dans notre petite ville, c'était l'occasion à ne pas manquer. Alors, vous vous êtes inscrite...

— Gabriel et toi, vous m'avez harcelé pour que je m'inscrive, rectifié-je.

— Et je ne vais pas m'excuser pour ça. Vous nous en remercieriez plus tard.

— Seulement si je gagne, fais-je remarquer. Si je ne remporte pas ce concours, je risque de m'en mordre les doigts.

Je ne le précise pas, mais Éric sait aussi bien que moi que Le Guide Rampal des joyaux gastronomiques de Provence peut à lui seul faire ou défaire une entreprise de l'alimentaire.

Il passe un coup de chiffon sur le comptoir.

— Les deux recettes que vous avez élaborées pour le concours sont top. Vous allez gagner, Cheffe.

Je vais réaliser un pudding de riz rouge de Camargue au romarin et au miel pour la première épreuve et un flan au riz Arborio et au lait d'amande pour la seconde. Éric et moi avons passé la semaine dernière à perfectionner les recettes. Nous en avons également fait goûter à tous les membres de notre entourage des itérations successives et nous avons recueilli leurs commentaires. À condition de réussir une exécution irréprochable, je crois que j'ai mes chances. Mais si mes nerfs prennent le dessus...

— Il ne faut pas vous inquiéter, Cheffe, insiste Éric.

Je me mordille la lèvre.

— Les bénéfiques potentiels valent-ils vraiment les risques ? Ai-je raison de mettre mon entreprise, et notre gagne-pain, en jeu ?

— Si vous gagnez, cela changera la donne pour nous, dit-il. «Les délices sans gluten de Julie dans le guide Rampal, avec une critique élogieuse et cinq brins de lavande ? Vous imaginez la hausse des ventes ? Les gens feront la queue devant la boutique !

— Mais si j'échoue ? Une mauvaise critique de Séraphin Rampal pourrait nous ruiner. Éric écarte mes craintes d'un geste désinvolte de la main.

— Vous vous faites trop de soucis, Cheffe.

— Tu te souviens d'Ugo Drugeon et de son restaurant huppé à Cavailon ? Du jour au lendemain, il est passé de toujours plein à moitié vide, et tout ça parce que Rampal lui a enlevé deux brins de lavande d'un coup !

Éric roule des yeux.

— C'est un effet temporaire, j'en suis sûr. Si le chef Drugeon baisse ses prix, ses clients reviendront. Il faut juste qu'il tienne le coup.

— Tu as peut-être raison. Gabriel et moi, on aime bien sa cuisine.

Éric jette un regard vers la porte.

— Allez, on goûte encore le flan, tant qu'on est seuls, histoire de vous rappeler pourquoi vous allez remporter ce concours ?

Nous prenons chacun une cuillerée.

Je laisse la texture crémeuse et les saveurs délicates fondre dans ma bouche.

— C'est plutôt bon.

Il raille.

— Pas mauvais ? C'est exceptionnel... Croyez-moi, Cheffe, Rampal sera époustoufflé.

Je pose un regard rêveur sur le mur.

— Si ta prédiction se réalise, nous pourrions accrocher le certificat juste ici, à côté de la vitrine, licencier Flo et embaucher une vendeuse motivée à plein temps.

— Une vendeuse à plein temps, ce serait bien...

Il s'interrompt :

— Avez-vous dit « licencier Flo » ?

— J'aurais dû la licencier il y a des mois.

Il fronce les sourcils.

— Mais c'est votre petite sœur, et elle est marrante, et elle a besoin de ce mi-temps.

— Ce dont elle a besoin, c'est de trouver le courage de demander à son patron à la galerie un contrat à temps plein.

— Alors pourquoi ne pas attendre qu'elle le fasse, et ne la licencier que si la galerie accepte ?

— Parce que, si elle demande et qu'ils sont partants, je vais rater l'occasion de lui dire « Tu es virée ! », expliqué-je. Elle m'enverra un texto « Je démissionne » à la seconde où elle signera son contrat à temps plein.

Il secoue la tête.

— Nan, elle vous appellera. C'est une question de courtoisie.

— C'est de Florence Cavallo dont on parle, lui rappelé-je, la femme qui la plupart du temps fait comme si c'était moi qui travaillais pour elle, et non l'inverse.

Il réfléchit à mes paroles.

— C'est pas faux. Sinon, je voulais vous demander : est-ce que Gabriel a pu identifier le Gardian de la Fête du Riz ?

Je gémis.

— Il y travaille.

— Avez-vous déjà une théorie ? Voulez-vous soumettre quelques idées à la Frej ?

Je secoue la tête. La Frej, c'est ainsi que nous appelons notre petit groupe de détectives, composé notamment de Flo, de ma grand-mère Rose, d'Éric, et moi-même, Julie – d'où l'acronyme. Nous sommes tous des amateurs. Enfin, sauf Rose, que l'on peut considérer comme une semi-professionnelle, puisqu'elle suit un cours de détective privé en ligne depuis plus d'un an et qu'elle espère obtenir son permis prochainement.

À point nommé, Rose entre dans la boutique avec son épagneul King Charles, Lady, qui trotte à ses côtés. Elle me donne une avalanche de léchouilles enthousiastes. Je parle de Lady, évidemment.

Rose nous envoie un baiser aérien à Éric et à moi.

— Julie, il faut que tu viennes avec moi tout de suite !

— Que se passe-t-il ? demandé-je, affolée.

— C'est Victor, répond-elle. Je mobilise tout le monde pour assister à la réunion du conseil municipal.

Lady glapit en guise de soutien.

Éric me fait un signe de tête rassurant.

— Allez-y, Cheffe. Je maîtrise la situation, et Flo ne devrait plus tarder.

Je le remercie et j'enlève mon tablier.

Rose est déjà devant la porte.

Je me dépêche de la rattraper, manquant de trébucher sur Lady.

— Peux-tu me dire ce qui se passe exactement ?

— Notre cher maire a l'intention de faire capoter la fête du riz à Beldoc ! s'insurge Rose.

— Quoi ? Comment ?

— Cet imbécile veut changer radicalement la façon dont fait les choses. Les traditions provençales ne lui suffisent pas, vois-tu.

Ça y est, c'est reparti.

De temps en temps, le maire de Beldoc Victor Jacquet essaie de faire avaler de force sa conception de la modernité à notre petite ville. Cela se retourne souvent contre lui. Son interdiction des sapins de Noël a été un véritable fiasco. L'installation d'un urinoir public devant la boutique de Magda a donné lieu à un crêpage de chignon lors de la réunion du conseil municipal, puis au retrait dudit urinoir. Les habitants réfractaires de Beldoc se rebiffent à chaque fois, et Victor finit par céder, ne voulant pas risquer de perdre son siège aux prochaines élections.

Pour l'anecdote, l'édition années 60 de Rose, hippie à souhait et crameuse de soutifs, aurait applaudi les efforts de Victor. Mais comme bien de soixante-huitards, Mamie s'est rangée avec l'âge. Elle apprécie désormais toutes ces choses en apparence superflues qui donnent une âme à un lieu.

Cele explique en partie sa participation au Concours Reines de Provence, lancé par Frédéric Mistral, ainsi que sa candidature aux élections municipales il y a quelques années. Rose a été élue Reine du Beldoc. Victor a réussi à conserver son poste de maire. C'est ainsi que Rose est devenue le chef de l'opposition. De par son titre, elle met un point d'honneur à s'opposer à Victor sur quasiment tous les sujets.

— Notre maire n'a-t-il rien appris de ses précédentes débâcles ? m'exlamé-je alors que nous rejoignons Igor et Magda, qui attendent à l'extérieur.

Igor soupire.

— Apparemment non.

Rose secoue son poing en direction de la mairie.

— Et il a choisi ce mois septembre, le mois du riz de Camargue, pour nous embêter à nouveau !

— Bon, intervient Magda, cette manif a intérêt à être brève. Leslie sera seule aux commandes pendant que je défile.

Leslie est arrivée à Beldoc il y a deux mois, en début juillet. Magda l'a embauchée fin août, il y a moins de deux semaines.

— Tu as peur qu'elle fasse des bêtises ? demandé-je à Magda, en baissant la voix.

— Non, c'est pas ça, répond-elle. Son expérience antérieure fait qu'elle se débrouille très bien. Mais garder un oeil sur les deux boutiques en même temps, ce n'est pas évident. Même pour moi, c'était un défi, et je suis la meilleure vendeuse de l'univers.

— Notre action prendra le temps qu'il faudra, assène Rose. Les Beldociens méritent que nous mettions tout en œuvre pour défendre leurs intérêts.

Magda consulte sa montre.

— Mon action à moi durera quarante-cinq minutes. Si l'on n'obtient pas gain de cause dans ce délai, alors tant pis pour les Beldociens !

Chapitre 3

La mobilisation populaire prend de l'ampleur au fur et à mesure que l'on avance vers la mairie. Des copines à Rose rejoignent nos rangs, l'air résolu, comme si elles s'apprêtaient à prendre d'assaut la Bastille. Des commerçants concernés par la fête, une jeune journaliste de Beldoc Live avec son appareil photo accroché au cou, et un tas de citoyens engagés, tous affluent vers notre cause. Lorsque nous atteignons la salle du conseil, nous formons une petite foule bien déterminée.

Nous y faisons irruption, dans une cacophonie de voix excitées et de mains qui s'agitent. Victor lève les yeux des papiers qu'il a devant lui. Lorsqu'il aperçoit Rose parmi les manifestants, ses yeux se rétrécissent. Chantal, sa secrétaire imperturbable, nous dirige vers les sièges vacants.

— Bonjour, Rose, et, euh, tout le monde, lance Victor. Je suis ravi que vous ayez pu vous joindre à nous.

— Ah ben ça, je ne le crois pas, réplique Rose. Tu as convoqué cette réunion hier soir, en espérant que je ne verrais pas l'e-mail à temps pour venir.

Elle tend Lady à sa meilleure amie Sarah, se dirige à grandes enjambées vers l'avant de la salle et pose ses mains sur les hanches.

— Entendons ta dernière idée lumineuse.

— Je me suis dit qu'il était temps de moderniser la Fête du riz, dit Victor.

Magda se lève.

— Tu veux dire la gâcher ?

— Comment proposez-vous de moderniser cette fête, monsieur le maire ? demande Igor poliment.

Victor ajuste ses lunettes. — Par exemple, au lieu du défilé de bateaux, nous organiserons un séminaire international sur la décolonisation de la production de riz dans le monde, dans le cadre de la lutte intersectionnelle contre l'impérialisme.

— En effet, rien de tel pour célébrer une fête qu'un PowerPoint truffé de diagrammes, le taquine Igor.

La salle éclate de rire.

Victor, qui cherche désespérément à reprendre le contrôle, fait un geste vers un homme assis à ses côtés.

— Je vous présente notre consultant en événementiel venu de Paris, Romain Chauvet.

Chauvet nous fait un signe de tête avec un air si grandiose que Napoléon paraît bien humble à côté. L'homme est grand, mince comme un roseau et bien habillé. Ses cheveux sont faussement ébouriffés. Des lunettes à la mode complètent le look d'un homme qui passe plus de temps dans les galeries d'art que dans les kermesses rurales. Son style est pensé pour que personne ne puisse le soupçonner de vivre à proximité d'une rizière.

— Merci, cher Victor, lance Chauvet au maire, avant de se retourner vers la salle. Chers toutes et tous, je vous fais l'honneur d'être parmi vous aujourd'hui !

À côté de moi, Magda chuchote quelque chose à Igor. J'entends « snob parisien ».

— Il est temps de faire entrer la Fête du riz de Camargue au XXI^e siècle, s'enthousiasme Chauvet. Votre maire et moi, nous voyons dans les célébrations de cette année l'occasion en or de chasser les stéréotypes de chez nous, bien étroits, au profit de ceux du monde entier, bien plus larges d'esprit.

Igor nous chuchote à Magda et à moi :

— C'est moi, ou il veut une Fête du riz de Camargue sans la Camargue dedans ?

— Les événements que nous avons prévus comprennent le séminaire anti-hégémonique dont Victor vient de parler, poursuit Chauvet, mais aussi des expositions portant sur l'écoféminisme de la culture du pavot en Afghanistan, la masculinité toxique des barbecues du dimanche en Europe, et bien d'autres sujets tout aussi passionnants !

La foule demeure silencieuse, digérant son vocabulaire à la mode.

— Nous avons également budgétisé deux soirées d'activisme musical, ajoute Chauvet.

Comme personne n'applaudit, Victor comble le silence gênant.

— Il est temps de regarder au-delà du local et de se tourner vers le global !

La salle set met à huer.

Igor se penche vers moi.

— Serait-ce une plaisanterie ?

— Je crains que non, dis-je.

Chauvet poursuit :

— Il y aura des installations interactives où les visiteurs pourront s'immerger dans l'histoire du riz à travers le prisme de des classes sociales, de la race et du genre.

— Ça a l'air bien chiant, tout ça ! s'écrie Magda.

Les gens gloussent.

— Je crois parler au nom de tout le monde ici présent, renchérit Rose, si j'affirme que nous préférons célébrer le mois du riz de façon habituelle.

— Eh bien, alors vous avez tous besoin de vous faire éduquer, lance Chauvet.

Je le fixe, impressionnée. Il est tellement inébranlable dans sa croyance qu'il sait mieux que nous comment nous devons célébrer le riz de Camargue que c'en est presque attachant.

— Et pour donner le coup d'envoi du concours culinaire du Riz Remarquable, dit-il, nous aurons un expert qui déconstruira les narratifs réactionnaires et ouvrira nos esprits à de nouvelles perspectives mondiales.

Rose se racle la gorge.

— Soumettons cette proposition de conférence à un vote. Je sais à quel point Victor est attaché la démocratie, alors je ne doute pas qu'il soit à fond pour ça.

Chauvet lance à Victor un regard de détresse.

Victor se remue sur son siège, visiblement mal à l'aise, mais n'ose pas protester, ce qui reviendrait à dire qu'il ne tient pas tant que ça à la démocratie.

Rose se tourne vers la salle.

— Levez la main, si vous êtes en faveur de cette expérience éducative.

Pas une seule main ne se lève.

Chauvet regarde autour de lui, visiblement décontenancé. Sa suffisance se dégonfle à mesure que celle de Rose grossit, dans une implacable mécanique de vases communicants.

Elle rayonne.

— Bon, qui est contre ?

Une forêt de mains se dresse. Même Chantal, la fidèle secrétaire de Victor, lève la sienne. Son adjointe Clothilde a les deux mains en l'air.

— Motion adoptée ! déclare Rose triomphalement.

La conférence n'est plus à l'ordre du jour du Riz Remarquable.

— Nous les Sudistes, explique Magda au consultant, on ne déconstruit pas notre riz. On le mange.

Des rires fusent dans la salle. Rose s'assoit.

— Eh bien, c'est malheureux, commente Chauvet. Je vais devoir trouver un autre créneau dans le programme du festival pour la conférence. Il faudra peut-être annuler la Farandole.

La salle explose à nouveau. Des cris de protestation se superposent. Tout le monde parle en même temps. Une fois de plus, c'est Rose qui prend la tête de la charge. Victor fulmine. Chauvet ajuste ses lunettes, ressemblant de plus en plus à un gamin perdu. Clothilde tente de désamorcer la situation, mais n'y parvient pas.

Peut-être que moi, je peux le faire.

Je me lève pour attirer l'attention.

— Saviez-vous que les candidats du Riz Remarquable vont préparer des sushis, du pilaf, du chili con carne et toutes sortes de plats internationaux ? Du coup, il y aura des perspectives mondiales à revendre.

Chauvet lève les yeux au ciel, comme s'il perdait patience avec nous autres, les ploucs.

— Ce n'est pas par la porte de la cuisine qu'on sortira de l'étroitesse d'esprit bourgeoise, Madame.

— Je vous tendais une perche, espèce de...

Je plaque une main sur ma bouche.

Ferme-la, Julie ! Mieux vaut ne pas agacer notre maire plus que Rose ne l'a déjà fait.

— Je refuse que le mois du riz de cette année soit une énième ode au passé glorieux, s'emporte Victor. Je veux faire boire à Beldoc le stimulant de la disruption !

— Jusqu'à la lie, murmuré-je.

Chauvet pointe un doigt vers moi.

— Là, c'est justement l'attitude réactionnaire dont il faut se détacher.

Je montre les paumes de mes mains en signe d'innocence.

— Qu'est-ce que j'ai fait encore ?

Le consultant tourne vers Victor, la lèvre retroussée.

— Monsieur Jacquet, vous m'avez demandé un projet, et je vous l'ai livré. Mais les habitants de votre ville ne sont pas idéologiquement mûrs pour ça.

— Alors aidez-les à mûrir, plaide Victor.

— Je ferai ce que je peux, mais je n'ai pas de solution miracle.

Les épaules de Victor s'affaissent en signe de défaite alors qu'il regarde de Rose à moi, puis le reste de la salle.

— On garde la Farandole, le défilé de bateaux et le marché gourmand, mais on accueillera aussi la plupart des animations prévues par Monsieur Chauvet. Sommes-nous d'accord ?

Un rameau d'olivier, ça ne se refuse pas.

— Oui, dis-je prestement, avant que Rose ne puisse intervenir. Merci d'être à l'écoute, Monsieur le Maire !

Il répond par un sourire las.

Chantal applaudit.

— La séance est levée ! Merci à tous !

Alors que nous quittons la mairie, Igor se tourne vers Rose.

— Vous pensez que Victor tiendra sa parole ?

— Oui, répond Mamie. Il est mesquin, mais pas sournois.